

Stiegler, Bernard (dir.) (2020), *Bifurquer*, Paris, Les Liens qui Libèrent, 416 p.

Marc-Antoine Bonneau*

Quelques mois avant sa mort, Bernard Stiegler et son collectif *Internation* faisaient paraître *Bifurquer*, parachevant ainsi l'effort d'une vie consacrée à pe/anser le devenir-technique de l'humanité. Cet ouvrage collaboratif vise à l'ouverture d'un espace de réflexion interdisciplinaire autour d'un cadre théorique commun. Les enjeux de l'Anthropocène y sont analysés à partir de deux principes : la constitution exosomatique et l'avenir néguentropique de l'humain. Exo-somatique : les organes de l'humain sont *aussi* extra-corporels ; ce sont les outils technologiques qu'il développe et qui le déterminent en retour. Néguentropique : le vivant possède seul la possibilité de différer *temporairement* et *localement* sa condition entropique¹.

Le postulat est simple : l'impuissance politique face à l'Anthropocène est d'abord épistémologique. Il faut, à l'intérieur d'un cadre interdisciplinaire, repenser à nouveaux frais les concepts et l'action sur la base des principes susmentionnés. L'ouvrage élabore « un diagnostic », « une formalisation théorique » et « une méthode d'expérimentation sociale² » orientés sur l'idée de *contribution*. Il comporte dix chapitres.

Le premier chapitre met en question le paradigme newtonien qui domine, selon les auteur.e.s, le modèle économique actuel. Inspiré des travaux de Nicholas Georgescu-Roegen, il aborde l'Anthropocène à partir de l'entropie qui, grossièrement, « consiste à passer d'états macroscopiques moins probables à des états macroscopiques plus

* L'auteur est étudiant au baccalauréat en philosophie (Université du Québec à Montréal).

¹ Stiegler, B. (dir.) (2020), *Bifurquer*, Les liens qui libèrent, *cf.* p. 39.

² *Ibid.*, *cf.* p. 23-4.

probables³ ». Graphiée *anthropie* lorsqu'appliquée aux activités humaines, elle représente la liquidation des singularités (le moins probable), c'est-à-dire de ce qui échappe à la raison calculante. La néguanthropie, c'est donc ce qui fait advenir un monde humain ; tout savoir singulier qui par sa singularité *ajoute* quelque chose au monde et participe de son avènement constant. L'anthropie liquide les conditions de possibilité de ces ajouts puisqu'elle réduit le champ des possibles à de l'information calculée et déterminée d'avance. C'est ce que font les réseaux sociaux dont les algorithmes massifient structurellement les comportements, niant par là les singularités plutôt que de servir l'intelligence collective. La lutte contre l'anthropie prendra la forme d'une valorisation des savoirs et des localités, d'une déprolétarianisation et d'une économie contributive.

Les chapitres deux et trois proposent l'économie contributive comme contrepied de la prolétarianisation et de la *smart city* algorithmique selon laquelle les problèmes de la ville seraient mieux gérés par les algorithmes. L'usage actuel des algorithmes réduit le plus souvent les savoirs locaux à des *patterns*⁴, ce qui suppose que le comportement humain est prévisible et programmable. La prolétarianisation numérique moderne soumet donc les savoir-faire et les savoir-vivre à une logique bien précise et provoque une perte d'agentivité : l'habitant, dépossédé du pouvoir de comprendre et d'agir sur son territoire, est soumis « à des logiques extraterritoriales court-circuitant les autorités politiques locales et les pratiques⁵ ». Une véritable « urbanité numérique » doit donc « surmonter ce processus de standardisation⁶ ». Soyons clair : il n'est pas question pour les auteur.e.s de s'opposer en bloc au calcul et à l'automatisation, mais à travers eux de libérer du labeur (*ponos*) pour permettre le travail (*ergon*) qui constitue un savoir véritablement capacitant. Tant que l'*ergon* demeurera négligé par l'économisme et la *data economy*, l'on confondra la véritable croissance avec ce que Stiegler nomme *mécroissance*. Il est donc moins question de *décroître*, que de cesser de *mécroître*. Une condition de la vraie *smart city* serait ainsi la souveraineté technologique, où le fonctionnement des algorithmes, entre autres,

³ *Ibid.*, p. 61.

⁴ *Ibid.*, cf. p. 88.

⁵ *Ibid.*, p. 96.

⁶ *Ibid.*, p. 88.

est choisi et institué par des « chantiers de capacitation⁷ », c'est-à-dire une organisation du travail comme mise en réseau de volontés et de savoirs collectifs. Il devrait en résulter un revenu contributif où l'étalon d'une *contribution* est moins un indice pécuniaire qu'un potentiel néguanthropique.

Le chapitre quatre passe de l'économie à la recherche contributive. Il souligne le décalage qui résulte de la *vitesse* du développement technologique par rapport aux savoirs sociaux, « laissant en conséquence les individus et les groupes *dénués de savoirs, c'est-à-dire de liens*⁸ ». Cette disruption fait obstacle à la mitigation du versant toxique du *pharmakon* — remède *et* poison — qu'est tout organe exosomatique. La recherche contributive doit ainsi mener l'objectif de souveraineté technologique entre autres par i. l'intégration au niveau local d'acteurs non spécialisés dans la recherche ; ii. l'étude de la transformation des rapports sociaux due aux dispositifs techniques ; iii. la réitération des causes finales contre le primat de l'efficacité⁹.

Les chapitres cinq et six répondent à l'introduction qui faisait état de l'impotence des nations à produire de la néguanthropie. « Au nom de l'*efficacité*, lit-on, les plateformes prétendent combler ce malaise institutionnel par le calcul¹⁰ ». Or, non seulement la calculabilité est mésadaptée au mode d'être des problèmes anthropiques, mais une cause finale (ici, la néguanthropie) n'est jamais réductible à l'efficacité. Les auteur.e.s esquissent donc les conditions d'une institution supranationale – l'internation – qui préserverait la singularité des nations contre l'isolement identitaire et qui demeurerait ouverte aux réquisits de l'agir néguanthropique, improbables par définition. La dichotomie mondialisation/localité est donc un faux problème si l'on conçoit l'internation comme la gestion d'un ensemble de localités *ouvertes*. Sa force est la reconnaissance et la préservation de la noodiversité – du grec *noos* : intelligence. Rappelons que la néguanthropie advenant toujours localement, subsumer la localité sous la globalité rend aveugle au potentiel noétique propre aux territoires. Les localités de l'internation se présentent ainsi comme

⁷ *Ibid.*, p. 141.

⁸ *Ibid.*, p. 168.

⁹ *Ibid.*, cf. p. 160.

¹⁰ *Ibid.*, p. 226.

les « *bouleuterion* du XXI^e siècle¹¹ », espaces de délibération où les citoyens déterminent pour eux-mêmes le domaine humain de l'incalculable.

Le chapitre sept, plus court, présente le versant toxique (anthropique) et curatif (néganthropique) du numérique ainsi que des outils de capacitation. L'enjeu algorithmique concerne le tissu social par la « standardisation des pratiques et des profils¹² » et le langage par le biais des services de prédictibilité et de correction automatique « éliminant les formes idiomatiques les moins calculables qui sont au principe de l'évolution diachronique des langues¹³ ». Cette désidiomatisation peut s'endiguer par l'élaboration de plateformes contributives permettant l'individuation, p. ex. le logiciel libre, Wikipédia, Hypothes.is, autant d'espaces de délibération répondant au désir susmentionné d'un bouleuterion moderne.

Les chapitres huit et neuf abordent la souveraineté algorithmique du point de vue éthique et toxicologique. En tant qu'elles se prennent à partir du passé, les décisions des algorithmes sociaux tendent à maintenir le *statu quo*¹⁴. L'herméticité de leur fonctionnement retient les acteurs qui en souffrent de les remettre en question. La recapacitation passe donc par la démocratisation des *data*. L'angle toxicologique, lui, pose que les technologies sont le plus souvent dopaminergiquement orientées, c'est-à-dire qu'elles visent la captation de l'attention par la sécrétion de dopamine et conséquemment le contrôle de la pulsion au détriment du désir. Ainsi, « au cœur même de la catastrophe écologique se trouve une crise systémique et chronique de nos habitats psychologiques et sociaux¹⁵ ». La perte d'agentivité s'opère donc non seulement à l'échelle du groupe (*smart city*), mais plus décisivement à l'échelle nerveuse. Le schisme culture/technique provoqué par l'accélération technologique *désoriente* l'individu qui consomme davantage pour compenser son mal-être. La surcharge dopaminergique détruit l'*attention* et empêche en retour d'agir efficacement sur la toxicité du développement technique. Comment briser ce cercle ? Par une approche thérapeutique, la

¹¹ *Ibid.*, p. 236.

¹² *Ibid.*, p. 250.

¹³ *Ibid.*, p. 251.

¹⁴ *Ibid.*, cf. p. 280.

¹⁵ *Ibid.*, p. 305.

clinique contributive, où il s'agit moins d'abstinence – où tout dépendrait de la volonté individuelle –, que de transmuter, à partir de communautés, une manière d'être par une autre : valoriser l'émergence de savoirs communs porteurs de singularités, plutôt que l'application d'une méthode rigide à un état de fait.

Enfin, le dernier chapitre discute « l'aporie de la soutenabilité » – la contradiction d'un écologisme capitaliste – à partir de la distinction entre technologies *carbonées* (fossiles) et *silicium* (numériques). L'attention est portée sur la destruction (moins connue) de la noodiversité qui sous-tend la destruction (bien connue) de la biosphère, toutes deux étant rendues possibles par la prolétarianisation généralisée, présentée dans les chapitres précédents comme dépossession des individus de leurs savoirs (et des conditions de transmission de ceux-ci) par une *reductio ad computatum*.

Cet ouvrage impressionne par la diversité des intervenant.e.s (mathématiciens, biologistes, philosophes, sociologues, architectes, juristes) et propose des outils conceptuels extrêmement féconds pour penser *et* agir sur nous et nos milieux. La postface d'Alain Supiot montre bien comment une déterritorialisation des lois est engagée qui octroie aux géants du numérique une « souveraineté fonctionnelle¹⁶ » toxique pour le vivant, rendant vitale l'entreprise menée par le collectif Internation. Regrettons cependant la tendance des auteur.e.s à utiliser un langage péremptoire, où les thèses sont présentées comme seules voies pour renverser l'Anthropocène¹⁷. *Bifurquer* n'en demeure pas moins un testament philosophique à la hauteur des autres projets et travaux de Bernard Stiegler, si attentif aux mutations technologiques de son temps, qui est encore le nôtre.

¹⁶ *Ibid.*, cf. p. 102 et 208.

¹⁷ *Ibid.*, cf. p. 180, 207, 221, 271.